

La voie spirituelle de l'enfance

Nous allons tenter de mettre en lumière quelques points saillants de la spiritualité de l'enfance présentée dans le Nouveau Testament par Jésus lui-même. Nous montrerons ensuite comment cette filialité se déploie dans la voie carmélitaine, essentiellement à travers le geste singulier de Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cette approche en diptyque nous permettra d'esquisser les fondements de la spiritualité thérésienne et son lien avec l'enfance du Christ.

I

Enfance et espérance dans le Nouveau testament

Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? (Lc 2,49)

A entendre Jésus, son avenir ne semble pensable que selon le seul ordre du don, de l'imprévisible, radicalement remis au soin d'un Autre, Celui qu'il nomme son Père. D'autres textes évangéliques l'affirment. Jésus dit ne pas accomplir sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé (cf. Jn 5,30). En lui, l'image de l'homme maître de son temps, en prise sur son avenir, cède le pas à celle du serviteur ou de l'esclave. L'esclave n'a pas de projet ; son avenir est suspendu à la volonté d'un autre et même possédé par un autre.

Alors que nous vivons spontanément notre temps sur le mode de l'affirmation de nous-mêmes, ou de l'autoposition, Jésus se situe dans un mouvement de dépossession. Il envisage son avenir comme toujours déjà remis au vouloir de son Père. Paradoxalement, cette remise de soi n'est pas négation de sa libre volonté.

LA VOIE SPIRITUELLE DE L'ENFANCE

C'est l'expression d'une liberté enracinée dans une totale disponibilité : Jésus ne vit pas dans la logique du projet mais dans celle de l'accueil d'un avenir qui vient vers lui, la logique d'un appel originaire.

Une telle position, affirmée dès les récits de l'enfance par l'Évangéliste Luc, signifie une conversion du rapport au temps : Jésus ne veut pas répondre lui-même de son être et de son devenir ; il entre dans une temporalité spirituelle marquée du signe de l'espérance. C'est sans doute pour cela qu'il est toujours en acte de présence : son présent – son mode de relation à soi et aux autres, aux événements de l'histoire – n'est pas rongé par le souci de l'avenir.

On peut interpréter, dans ce sens spirituel, la note de pauvreté qui caractérise les récits de l'enfance du Christ : Jésus n'est jamais en avance sur lui-même, il ne se projette pas dans son avenir parce qu'il ne cherche pas à saisir ce qui n'est pas encore. Il ne sait que recevoir ce qui vient... Il est en totale dépossession de lui-même.

L'Évangile de Matthieu (24,36) affirme que seul le Père connaît les délais de la parousie, pas même les anges, pas même le Fils... Tel est le consentement filial à l'ignorance, à une sorte de non savoir qui permet à Jésus de vivre dans l'imminence du Royaume qui vient, dans une proximité singulière à Dieu. C'est le Père qui écrira le dernier mot de son histoire humaine parce que son avenir ne lui appartient pas. Ne pas vouloir savoir n'est en rien négation de son identité ; au contraire, cela dit éminemment qui il est – celui qui obéit à l'appel d'une voix qui l'engendre – : *Tu es mon Fils ; moi, aujourd'hui, je t'ai engendré* (Lc 3,22).

Jésus ignore « son heure » et révèle ainsi le mouvement de donation trinitaire auquel il correspond dans sa trajectoire terrestre : le Père se reconnaît comme Celui qui dispense tout don premier et le Fils s'identifie comme celui qui est toute disponibilité à ce don.

Insouciance filiale

Ne vous inquiétez pas pour votre vie (...) Ne vous tourmentez pas ; votre Père sait ce dont vous avez besoin. Cherchez son Royaume et cela vous sera donné par surcroît (Lc 12,22.29-31).

Pour Jésus, le Royaume est proche, il est là : il vit son temps, sa présence aux réalités historiques, dans l'urgence de l'annonce de cette venue. Telle est son unique responsabilité humaine, la forme filiale de sa réponse au Père : cet appel à l'insouciance est signe d'une totale cohérence, en lui, entre le dire et le faire. Nous pouvons, brièvement, retracer la pratique de Jésus de Nazareth à la lumière de cette urgence messianique.

Dans l'Évangile, nous le voyons essentiellement guérir les corps et les esprits, prêcher dans les synagogues, sur les places et les chemins. Rien ne vient rompre ce double geste de l'annonce du Royaume. Rien, sinon deux espaces : il se retire dans les lieux déserts pour prier, il partage son repas avec l'universalité des humains et notamment avec les plus lointains, les pécheurs, les exclus, les pauvres. L'insouciance filiale se dit ici dans la suspension de l'annonce du Royaume que constitue la prière et la communion avec l'humanité dans sa faiblesse, dans son attente. L'insouciance n'est pas démission de la responsabilité : elle indique une source, une origine qui donne sens à tout agir – le Père ; car tout le désir du Fils est d'être seulement la source de l'Esprit et le reflet du Père pour les pauvres qui perçoivent son mystère.

Esprit d'enfance

Quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant, n'y entrera pas (Lc 18,17).

Les noms bibliques de serviteur, d'esclave, d'enfant (*pais, doulos, eved*) apparaissent dans le vocabulaire néotestamentaire pour dessiner la figure du Fils. Jésus de Nazareth n'est pas le serviteur d'un maître mais d'un Père. C'est ce Père qui détient la réponse du temps humain de son Fils ; et ce Fils saura reconnaître l'Heure du Père pour y entrer en souveraine liberté.

Cette forme de non-possession, qui est éminemment celle de l'enfant vulnérable dans le Nouveau Testament, n'est pas une perte irrémédiable, un malheur d'être. C'est seulement l'aveu d'une dette originaire, la place creusée pour accueillir une bienveillance qui me fait être. Je ne me reçois pas de moi-même. L'esprit d'enfance qui anime une conscience, dans son rapport à Dieu, situe la liberté sous le signe du don : je suis le fruit d'une donation toute gratuite et, en avant de moi, j'entrevois la même générosité qui saura me conduire jusqu'à mon accomplissement, s'il est vrai, comme le dit Jean de la Croix, que *l'âme reçoit autant qu'elle espère*.

Vivre dans l'esprit d'enfance sera donc, selon l'Évangile, renoncer à prendre possession de soi-même, renoncer à produire son avenir. Telle est la figure de la liberté filiale : un homme, une femme, qui puisse entrer en responsabilité sans être à soi-même sa propre providence. Ceci est une force critique radicale du visage que nous prêtons, ordinairement, à la liberté humaine. C'est une forme de folie, un abandon consenti... L'Évangile, et à sa suite les spiritualités qui placent l'enfance au cœur de leur geste, font le pari que ce choix de pauvreté et de dépossession ne constitue pas un déficit de la liberté mais son espace christique.

II

L'enfance du Christ et la voie carmélitaine : Thérèse de Lisieux

A travers la personnalité de Louis Martin qui représentait, dans le foyer d'enfance de Thérèse, le pôle de la très grande tendresse, le pouvoir d'un roi de douceur toujours accueillant, rassurant, capable d'exalter les qualités des ses propres enfants, elle expérimente la gratuité bienveillante du père à l'origine de sa propre histoire. C'est ainsi que se forge en elle une première représentation du Dieu de miséricorde qui vient entamer l'image d'un Dieu rigoureux en sa justice, qui demanderait aux humains sacrifices et accumulation de mérites pour les accueillir en sa présence.

Visage du père : une bienveillance originale

Façonnée par une relation aussi positive avec son père terrestre, Thérèse sait donc qu'elle ne fait pas seulement face au Très-haut, au Puissant et au Redoutable mais à un absolu qui donne paix et alliance. Elle sait qu'elle ne s'affronte pas à un mystère effrayant et fascinant mais à une bienveillance qui appelle.

Le texte emblématique qui exprimera, au temps de sa maturité spirituelle, ce complet renversement de perspective, ce geste d'abandon et de confiance irréversibles, indique bien que l'expérience de l'enfance est pour elle la première entrée en passivité consentie et heureuse, l'expérience d'être créée par et dans l'amour, d'être donnée à elle-même par un Dieu qui s'efface derrière le don qu'il prodigue, qui n'exerce aucun droit sur ce qu'il a donné : *Si quelqu'un est tout-petit*, lit-elle dans le livre des Proverbes (9,4), *qu'il vienne à moi*.

Une Lettre du 9 mai 1897, adressée au Père Roulland, missionnaire en Chine, développera de façon plus élaborée cette vue thérésienne : *Je sais qu'il faut être bien pur pour paraître devant le Dieu de toute Sainteté, mais je sais aussi que le Seigneur est infiniment Juste et c'est cette Justice qui effraye tant d'âmes qui fait le sujet de ma joie et de ma confiance. (...) Comment douter qu'il ne puisse ouvrir les portes du Royaume à ses enfants qui l'ont aimé ? (...) Voilà, mon frère, ce que je pense de la justice du bon Dieu, ma voie est toute de confiance et d'amour, je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre Ami.*

Le manuscrit A - qualifié de livre des Miséricordes - raconte la bienveillance toute gratuite de Dieu pour les hommes quels que soient les méandres de leurs chemins : *Si loin que nous soyons, Jésus viendra nous chercher et il nous trans-*

formera en flammes d'amour. (...) C'est la confiance, rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour, dit ailleurs Thérèse (Lettre 197).

Les déchirures de l'enfance de Thérèse sont donc traversées, travaillées par la grâce de Dieu : il ne faudra jamais séparer les deux composantes de cette expérience originaire – la conscience d'un abîme de fragilité visité par la force d'un amour fiable et infini – qui dessine déjà la personnalité de la sainte de Lisieux.

Il convient aussi de lire dans ce sens le thème théologique de l'abaissement de l'Amour, si prégnant dans les Écrits de Thérèse. *Le propre de l'Amour est de s'abaisser* (Manuscrit A); *Pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant* (Manuscrit B). Thérèse pointe, à travers ces séries de comparaisons le mouvement de la Sagesse de Dieu qui va chercher un lieu et établir sa demeure dans le plus fragile, le plus humble, le plus insignifiant.

Quand elle s'écrie, face à l'angoisse suscitée par les menaces que le néant fait peser sur sa foi : *Je chante simplement ce que JE VEUX CROIRE* (Manuscrit C), elle rappelle que la toute-puissance de Dieu ne nous met jamais en danger mais qu'elle nous fait vivre. Elle déploie, devant nous, le chant permanent d'une joie et d'une gratitude fondées dans l'assurance vivante d'être portée par le Père, origine de tout, à travers les négations qui travaillent son espérance. Encore faut-il, cependant, consentir à exister par la grâce d'une donation.

La grâce de Noël 1886

Cette nuit de lumière – nuit de Noël où l'on célèbre l'Enfant-Roi – manifeste la victoire de la faiblesse sur l'apparente force des puissants. Thérèse en gardera une mémoire vive : car il s'agit bien de l'irruption soudaine de la lumière au milieu des ténèbres, une résurrection sous forme de guérison, la certitude du triomphe de la vie contre les apparences plus fortes de la mort. Ceci nous permet de comprendre déjà dans quelle disposition de foi et d'espérance la carmélite traversera l'épreuve de la nuit à la fin de sa vie.

Pourquoi rapprocher ces deux moments si inverses de la vie de Thérèse, sinon pour indiquer que le même enjeu les traverse. La Grâce de Noël projette sa lumière dans la nuit d'une enfance déchirée par l'angoisse et le sentiment d'abandon ; l'épreuve de la nuit tient cachée dans ses ombres la grâce d'un amour plus fort que l'attrait du néant.

Il suffit pour s'en convaincre de relire la description de l'épreuve thérésienne dans son contexte. En amont, Thérèse écrit : *La seule grâce que je vous demande c'est de ne jamais vous offenser* (Manuscrit C 5) ! Après le récit de la traversée de la

LA VOIE SPIRITUELLE DE L'ENFANCE

nuit, elle affirme : *La seule grâce que je désire, c'est que ma vie soit brisée par l'amour* (Manuscrit C 8). Notons comment, de l'une à l'autre demande, Thérèse passe de l'engagement actif dans les œuvres de l'amour à l'accueil passif de l'Amour à l'œuvre dans sa vie. C'est la conjonction de ces deux mouvements qui caractérise le réalisme thérésien.

Relisons l'interprétation de la grâce de Noël : *En un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en dix ans, Jésus le fit* (Manuscrit A 45). Pour que la lumière traverse la nuit et déchire les ténèbres, il faut que le cœur s'ouvre par un travail de consentement et s'accommode à l'œuvre de Dieu par de patientes maturations.

La petite voie de l'enfance spirituelle

En réalité, la petite voie, l'abandon thérésien, proposé dans le Manuscrit C (commencé en juin 1897 et inachevé), présente ce que l'on a appelé la voie d'enfance spirituelle comme expérience de dépossession : ce thème de la pauvreté consentie et désirée constitue le cœur de la doctrine de la carmélite de Lisieux. Thérèse cherche par-dessus tout la pauvreté parce qu'elle ne veut, en effet, rien d'autre qu'accéder à la vérité de son être, et exister, dans l'Amour, selon cette vérité. Thérèse va donc choisir librement, et toujours davantage, la non-possession. Cette dépossession est exercice de la liberté.

Pour Thérèse, l'Absolu de Dieu devient le seul souci. Son attention à l'absolu de l'Amour ne la soustrait pas au monde mais subordonne toute autre présence à la présence de Dieu. Thérèse est entrée dans la filialité. Elle nous révèle son identité véritable : une femme décentrée, dessaisie d'elle-même, capable d'habiter le monde sans résignation mais sans se prévaloir d'un droit à savoir, à saisir, à se redonner ce qui a été pressenti dans l'expérience nocturne de la prière.

A l'opposé de la résignation ou du fatalisme, ce désir de conformité est engagement dynamique de la liberté de la personne dans une option amoureuse et fidèle toujours recommencée. La conformité ne signifie pas la fusion ou la perte de soi en Dieu mais l'union de deux libertés en alliance, si l'on sauvegarde l'absolue gratuité et la primauté de la liberté de Dieu qui appelle.

Une fois entrés dans le jeu de la réponse, nous sommes en pleine responsabilité, déployant dans la relation, sans contrainte ni servilité, toute la capacité de nos puissances spirituelles restaurées par la grâce. A l'opposé de la passivité pure, l'abandon thérésien se joue dans des œuvres d'amour, dans une offrande, une oblation continue qui cherche sans se lasser à se concrétiser. Confiance et abandon se montrent indissociables et parfois se confondent dans la pensée de

Thérèse : ils sont, l'une et l'autre, qualifiés du même caractère d'audace, de témérité, d'absence de crainte parce qu'ils se rapportent à l'amour.

Ce consentement expose Thérèse et la livre au Dieu qui vient. Elle connaît alors d'expérience, dans sa chair, que l'Absolu se manifeste sous les traits scandaleux de l'homme vulnérable, voire amoindri. Ainsi peut-elle confesser, au moment de la mort : *Je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour.*

III

La voie d'enfance thérésienne, expérience évangélique de dépossession

Il nous faut relire ici une affirmation forte de Thérèse à sa sœur Marie du Sacré-Cœur (17 septembre 1896 = Lettre 197) : *Mes désirs ne sont rien, ce ne sont pas eux qui me donnent la confiance illimitée que je sens. Comment pouvez-vous dire que mes désirs sont la marque de mon amour ? Ah ! Je sens bien que ce n'est pas du tout cela qui plaît au Bon Dieu. Ce qui lui plaît, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde. Comprenez, comprenez. Le seul désir suffit, mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile.*

Thérèse renonce à toute appropriation

Thérèse va laisser, tout au long de sa vie, beaucoup de projets et de désirs derrière elle. Elle va surtout prendre congé d'une certaine forme de rapport au réel : l'appropriation ne sera jamais plus pour elle un moment essentiel et vrai de son rapport au réel. Puisque, dans l'expérience de l'espace vide, suspendu, de l'épreuve elle fait face à l'absolu, elle n'a rien et ne peut s'emparer de rien. Elle ne peut exercer aucune maîtrise : elle est à nu. Et la vigilance dans laquelle elle maintient son acte de présence la met à la merci d'un don gratuit qu'elle peut uniquement attendre dans la patience. On peut dire qu'elle est pauvre et qu'elle le sera définitivement.

La dépossession comme exercice de la liberté

En cette dépossession volontaire Thérèse affirme donc que « Dieu seul suffit ». Mais il faut dire immédiatement qu'elle n'entre pas en possession de son avenir et qu'elle ne se dérobe pas aux tâches du monde. Thérèse se pose face à Dieu dans la nudité de la foi sans qu'aucune « fruition » de la proximité définitive de Dieu ne vienne compenser le vide de la négation.

LA VOIE SPIRITUELLE DE L'ENFANCE

Dieu lui demeure indisponible ! Thérèse reçoit son avenir comme une promesse : tant que la promesse ne sera pas accomplie, elle sait – et elle le dit de maintes façons – qu'elle ne pourra apparaître que comme *l'inachevée*.

Ainsi en est-il pour nous : nous pouvons tous savoir que nous sommes des pauvres si nous acceptons que l'expérience de nos limites mette en cause radicalement en nous tout rapport de possession. Ce consentement nous expose et nous livre au Dieu qui vient. Hommes et femmes réconciliés, nous connaissons alors que le don absolu de Dieu se déploie dans la faiblesse, que nous portons ce trésor en des vases d'argile (cf. 2 Cor 4,7). Nous pouvons alors dire en vérité, selon la parole bien connue de Thérèse d'Avila, que *Dieu seul suffit (Solo Dios basta !)* : Il suffit quand toute suffisance en nous consent à céder le pas au don et à la folie d'un amour dont nous savons d'expérience qu'il ne se reprend jamais.

Dans l'espérance sera votre force

La Lettre 197 à sœur Marie du Sacré-Cœur, grand document sur la pauvreté spirituelle, met en lumière le mouvement de consentement du cœur pauvre : *Il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force*. Cette mise en perspective de la pauvreté spirituelle est liée pour Thérèse, comme pour la tradition carmélitaine tout entière, à la croissance dans l'espérance. Elle appelle cela *jouer à la banque de l'amour* et l'explique ainsi : *Je tâche de ne plus m'occuper de moi-même en rien, et ce que Jésus daigne opérer en mon âme, je le lui abandonne* (LT 413).

Gabriel Marcel a bien formulé cela dans sa *Structure de l'espérance* : « Il faut ajouter que la lumière qui jaillit de l'espérance ne saurait être présomptueuse, elle garde un caractère ingénu et comme limpide ; il est certain qu'elle est très étroitement reliée à ce qu'on a appelé l'esprit d'enfance, et par là s'oppose absolument à toute sagesse soit désabusée, soit calculatrice qui se fonde sur un certain ensemble d'expériences répertoriées. C'est en ce sens que l'espérance est intrépide, qu'elle est l'intrépidité même »¹.

L'espérance de Thérèse s'enracine dans le consentement d'un cœur pauvre qui sait bien ne rien posséder, un cœur d'enfant qui se fie en l'amour promis. Cette espérance touche à l'infini parce qu'elle est fondée dans la folie de l'Amour, tel que Jésus l'a révélé dans son chemin d'humanité. La confiance et l'abandon thérésiens se fondent dans l'abaissement impensable de Dieu, manifesté en Jésus, dans la kénose du Verbe. C'est ce mouvement divin de descente qui appelle le choix

1. *Dieu vivant* n° 19, 1951, p. 77.

Frédérique OLTRA

de la faiblesse, et justifie la confiance du plus petit. Il peut alors s'abandonner à l'entière bienveillance du Père, à la certitude d'une prodigalité de surcroît.

Au terme, Thérèse abandonne même les prétentions de son désir d'aimer absolument ; elle contemple l'élan de Celui qui a liquidé tous ses biens pour acquérir notre amour.

Ajoutons à cela, et pour conclure, que le geste mystique de Thérèse s'achève sur une note tout à fait semblable à celle des deux grands fondateurs de la Réforme du Carmel au XVI^e siècle. *Je ne me repens pas de m'être livrée à l'amour, s'écrie-t-elle, à la veille de sa mort, le 30 septembre 1897.*

On entend ainsi Thérèse d'Avila affirmer au terme de son exploration du *Château Intérieur* : *Pour parvenir en cette demeure du Roi que nous désirons atteindre, il ne s'agit pas de beaucoup penser mais de beaucoup aimer.*

Quant à Jean de la Croix, dans une strophe majeure du *Cantique Spirituel*, il nous conduit au même lieu évangélique :

*Mon âme s'est faite toute servante,
et toute ma richesse est à son service,
désormais je n'ai plus d'autre œuvre que celle d'aimer.*

Frédérique OLTRA

Sœur Frédérique OLTRA est religieuse responsable générale de la formation du Carmel apostolique Saint-Joseph à Paris.